

vie de son maître importait trop au salut de l'armée pour qu'on la lui laissât perdre là (9). »

Mais ce n'était pas chose aisée que de se frayer un passage à travers la foule. La surface de la chaussée, foulée par les pieds des hommes et des chevaux, était couverte de boue à hauteur du genou, et si effondrée en certains endroits, que l'eau des canaux la recouvrait. La masse confuse des fugitifs, dans ses efforts pour se tirer de cette périlleuse position, chancelait et oscillait comme un homme ivre. Les soldats les plus rapprochés des bords glissants du fossé y étaient souvent précipités par la pression latérale de leurs camarades, et ils étaient aussitôt ramassés et entraînés dans les canots de l'ennemi, qui accueillait par des cris de triomphe toute nouvelle victime destinée aux sanglants sacrifices. Deux cavaliers à cheval à côté de Cortés perdirent pied et roulèrent dans l'eau. L'un d'eux fut pris et son cheval tué. L'autre fut assez heureux pour s'échapper. Le vaillant enseigne Corral eut le même bonheur. Il glissa dans le canal, et l'ennemi se croyait sûr de le prendre, lorsqu'il parvint à regagner la chaussée en faisant toujours flotter au-dessus de sa tête la bannière déchirée de Cortés. Les barbares poussèrent un cri de rage en voyant s'échapper un trophée dont la prise n'avait guère moins d'importance aux yeux des peuples de l'Anahuac que celle du général en chef lui-même (10).

Cortés parvint enfin à regagner la terre ferme et la place située devant la grande rue de Tacuba. Là, sous la protection d'un feu d'artillerie très-vif, il rallia ses bataillons en déroute, et chargeant à la tête de son petit corps de cavalerie, qui, n'ayant pris aucune part à l'action, était encore tout frais, il repoussa l'ennemi. Il ordonna alors aux trois divisions de

(9) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 26.

(10) C'est peut-être la même bannière dont parle M. Bullock, et que l'on garde dans le trésor de l'hôpital de Jésus : « Nous y vîmes, dit-il, le même étendard brodé sous lequel le grand capitaine conquît l'immense empire du malheureux Montézuma. » *Six mois au Mexique*, vol. 1, chap. 10.

battre en retraite. Ses forces dispersées se réunirent de nouveau, et, selon l'ordinaire, le général, faisant prendre les devants à ses alliés indiens, se mit lui-même à l'arrière-garde, et couvrit la retraite avec un corps choisi de cavalerie, sans éprouver d'autres pertes sensibles (11).

Andres de Tapia fut aussitôt dépêché sur la chaussée occidentale, pour avertir Alvarado et Sandoval. Dans l'intervalle, les deux capitaines avaient pénétré fort avant dans la ville. Encouragés par les cris de triomphe de leurs compatriotes, ils avaient poussé en avant avec une vigueur extraordinaire pour ne pas arriver les derniers au but. Ils avaient presque atteint la place du marché, plus rapprochée, il est vrai, de leur camp, que de celui du général, lorsqu'ils entendirent le son du terrible cor de Guatemozin (12), et l'épouvantable cri de guerre des barbares; puis le bruit de la lutte s'était éloigné par degré pour mourir dans la distance. Les deux capitaines comprirent alors que l'issue de la journée avait dû être fatale à leurs compatriotes. Ils en eurent bientôt la preuve, car les Aztèques victorieux, revenus de la poursuite de Cortés, unirent leurs forces à celles qui étaient déjà engagées contre Sandoval et Alvarado, et tombèrent sur eux avec une nouvelle furie. Au même moment ils lancèrent dans leurs rangs deux ou trois têtes sanglantes d'Espagnols, en vociférant le nom de « Malintzin, » pour faire croire que Cortés était mort. Les deux capitaines, frappés d'horreur à ce spectacle, mais sans ajouter foi aux paroles de l'ennemi, ordonnèrent aussitôt la retraite. Il leur devenait d'ailleurs impossible de maintenir leur terrain contre les assauts furieux des assiégés. « Dieu seul, dit Bernal Díaz, Dieu seul pouvait nous faire sortir sains et

(11) Pour cette désastreuse affaire, outre la *Lettre de Cortés*, et la *Chronique de Díaz*, tant de fois citée, voyez Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 33. Camargo, *Historia de Tlascala*, Ms. Gomara, *Crónica*, cap. 138. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 94. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 26-48.

(12) « El resonido de la corneta de Guatemuz. » Le cor magique d'Asolphe, dans le Roland furieux, n'était pas plus terrible.

saufs des périls de cette journée (13). » Les intrépides Aztèques poursuivirent les Espagnols jusque dans leurs retranchements. Ici leur marche fut arrêtée, d'abord par le feu croisé des brigantins qui, renversant les palissades dressées pour obstruer leurs mouvements, prenaient la chaussée en écharpe, et bientôt, par le feu de la petite batterie élevée en face du camp, qui, sous la direction d'un habile ingénieur, nommé Médrano, balayait la chaussée dans sa longueur. Ainsi labourées de front et en flanc, les colonnes des Aztèques furent contraintes de céder et de chercher un abri dans la ville.

La plus grande anxiété régnait alors dans le camp sur la destinée de Cortés, car Tapia avait été retardé en chemin par des partis de l'ennemi que Guatemozin avait postés de distance en distance pour intercepter les communications entre les deux camps. Il arriva enfin tout couvert du sang de ses blessures. La nouvelle qu'il apportait rassura les Espagnols sur le sort de leur général, mais elle n'était pas de nature à calmer leurs appréhensions sous les autres rapports.

Sandoval, en particulier, désirait connaître par lui-même l'état actuel des choses et les intentions ultérieures de Cortés. Bien que souffrant de trois blessures qu'il avait reçues dans cette même journée, il résolut de visiter en personne le camp du commandant en chef. Il était midi — car les terribles scènes de la matinée n'avaient duré que quelques heures — lorsque Sandoval remonta sur son bon cheval, dont il avait mis la vigueur et la vitesse à l'épreuve. C'était un noble animal bien connu de toute l'armée, digne de son vaillant cavalier, qu'il avait porté sain et sauf à travers toutes les longues marches et tous les sanglants combats de la conquête (14). En route San-

(13) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 152.

(14) Ce célèbre coursier, rival du Babieça du Cid, avait reçu le nom de Motilla; et lorsqu'on voulait faire le plus grand éloge possible d'un cheval, on disait de lui: « Il est aussi bon que Motilla. » Ainsi le rapporte Bernal Diaz, ce prince des chroniqueurs, qui fait à chacun sa part de gloire, et n'oublie pas les chevaux dans ses campagnes contre l'infidèle. Motilla avait la robe marron, à ce qu'il paraît, avec une étoile au front, et, fort heureu-

doval rencontra les éclaireurs de Guatemozin, qui lui donnèrent la chasse et lui lancèrent plusieurs volées de flèches; mais fort heureusement ces traits ne trouvèrent ni le défaut de son armure, ni celui des caparaçons.

A son arrivée au camp, il trouva les troupes fort harassées, et découragées par le désastre du matin. Ce découragement n'était que trop fondé. Outre les morts et la longue série des blessés, soixante-deux Espagnols et une multitude d'alliés étaient tombés vivants dans les mains d'un ennemi qui n'avait jamais épargné un prisonnier. La perte de deux pièces de campagne et de sept chevaux couronna leur disgrâce et le triomphe des Aztèques. Cette dernière perte, si insignifiante dans une guerre européenne, était considérable pour les Espagnols, qui ne pouvaient se procurer qu'à très-grands frais et avec une extrême difficulté les chevaux et l'artillerie, les plus puissantes armes dans une guerre contre les barbares (15).

Cortés, comme on l'a pu remarquer, s'était conduit pendant toute cette journée d'épreuve avec son sang-froid et son intrépidité ordinaires. On n'avait vu son cœur faiblir un instant que lorsque les Mexicains avaient jeté devant lui les têtes de plusieurs Espagnols, en criant: « Sandoval, Tonatiuh, » le surnom bien connu d'Alvarado. A la vue de ces sanglants trophées, il devint d'une pâleur mortelle; mais recouvrant bientôt son habituelle force d'esprit, il s'efforça de relever le courage abattu de ses compagnons, et ce fut avec une contenance sereine qu'il accueillit son lieutenant; mais à travers ce calme affecté on découvrait l'empreinte de la tristesse. La catastrophe du *puente cuidada* « le pont funeste, » comme il l'appelait, pesait sur son cœur.

sement pour sa réputation, il n'avait qu'un pied blanc. Voyez, *Hist. de la conquista*, cap. 152-203.

(15) On comprend que les cavaliers n'aient pas aventuré étourdiment leurs chevaux, s'il est vrai qu'il était impossible de les remplacer à moins de huit cent ou mille dollars chacun. « Porque costaua en aquella sazón vn cavallo ochocientos pesos, y aun algunos costauan á mas de mil. » *Hist. de la conquista*, cap. 151. Voyez aussi plus haut, liv. 2, chap. 2, note 42.

Aux pressantes questions du cavalier sur la cause de ce désastre, il répliquait : « C'est pour mes péchés que ce malheur m'est arrivé, Sandoval, mon fils ; » car tel était le titre affectueux que Cortés donnait souvent à son bien-aimé et fidèle officier. Il lui expliqua alors la cause immédiate du désastre, la négligence du trésorier. La conversation continua, et le général déclara qu'il se proposait de suspendre ses opérations pendant quelques jours. « Il faut que vous me remplaciez, poursuivit-il ; c'est à vous de veiller à la sûreté des deux camps, surtout de celui d'Alvarado. C'est un brave officier, mais j'ai bien peur que ces chiens de Mexicains ne le surprennent quelque jour (16). » Ce peu de mots montre l'opinion du général sur ses deux lieutenants ; tous deux braves et chevaleresques, mais l'un unissant à ces qualités la circonspection si essentielle au succès, dont l'autre était complètement dépourvu. Pour le futur conquérant du Guatemala, la prudence devait être le fruit amer de ses erreurs. Ce fut sous la conduite de Cortés qu'il se forma à la véritable science militaire. Le général, après avoir donné ses instructions à son lieutenant, l'embrassa et le renvoya dans son camp.

La journée était avancée lorsqu'il y arriva ; mais le soleil, un instant arrêté au-dessus des collines de l'occident, répandait ses rayons dans la vallée, dorant les vieilles tours et les temples de Tenochtitlan. Le calme de cette belle soirée, qui contrastait avec les lugubres scènes dont la ville venait d'être le théâtre, fut soudain troublé par les étranges sons du grand tambour du temple du dieu de la guerre—sons qui rappelaient toujours aux Espagnols la *noche triste* et toutes ses terribles images, car c'était la seule occasion où ils les eussent enten-

(16) « Mira pues veis que yo no puedo ir á [todas partes, á vos os encomiendo estos [trabajos, pues veis q' estoy herido y coxo ; ruego os pongais cobro en estos tres reales ; bien sé q' Pedro de Alvarado, y sus capitanes y soldados aurán batalado, y hecho como caualleros, mas temo el gran poder destes perros no les ayan desharatado. » Bernal Diaz, *ibid.*, cap. 152.

du (17). Ils annonçaient la célébration de quelque grande cérémonie religieuse dans l'enceinte du *teocalli*, et les soldats, étonnés des lugubres vibrations de l'instrument funèbre, qui se faisaient entendre à plusieurs lieues à travers la vallée, tournèrent les yeux du côté d'où elles partaient. Ils virent une longue procession serpenter autour des vastes flancs de la pyramide ; car le camp d'Alvarado n'était situé qu'à un mille environ de la ville, et l'on distingue aisément les objets à une plus grande distance dans l'atmosphère transparente du plateau mexicain.

Lorsque ce long cortège de prêtres et de guerriers fut parvenu sur la terrasse, au sommet du *teocalli*, les Espagnols aperçurent plusieurs figures d'hommes nus jusqu'à la ceinture, et dont ils reconnurent plusieurs pour leurs compatriotes à la blancheur de leur peau. C'étaient les victimes vouées au sacrifice. Leur tête était ornée de couronnes de plumes, et ils portaient des éventails dans leurs mains. On les faisait avancer à force de coups, et on les contraignait de prendre part aux danses en l'honneur du dieu de la guerre. Les infortunés captifs, dépouillés de leur triste parure, étaient ensuite étendus l'un après l'autre sur la surface convexe de la pierre du sacrifice. Leur poitrine était soulevée de manière à faciliter l'œuvre abominable du prêtre, qui séparait les côtes d'un coup vigoureux de son scalpel *d'itzli*, et, plongeant la main dans la blessure, en arrachait le cœur chaud et ruisselant, qu'il déposait sur l'encensoir d'or en face de l'idole. Le corps de la victime était alors précipité en bas des escaliers de la pyramide, placés, comme on s'en souvient, au même angle du bâtiment, les uns au-dessus des autres ; ces restes mutilés étaient recueillis par les Indiens, pour les festins de cannibales qui complétaient la cérémonie (18).

On peut imaginer ce qu'éprouvaient les Espagnols placés

(17) « Un atombor de muy triste sonido, enfin como instrumento do demonios, y retumbaua tanto, que se oia dos ó, tres leguas. » Bernal Diaz, *loc. cit.*

(18) Bernal Diaz, *ubi sup.* Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, ap. 48. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 35.

assez près pour reconnaître leurs malheureux compagnons, pour voir leur lutte et leur agonie, mais trop loin néanmoins pour les secourir. Un frisson mortel courait dans tous leurs membres, à l'idée qu'un destin semblable pouvait les atteindre eux-mêmes; et les plus courageux, ceux qui jusques alors couraient au combat aussi gaiement qu'à un festin ou à un bal, éprouvèrent désormais, en présence de leur féroce ennemi, un sentiment de répulsion voisin de la peur (19).

Ce spectacle produisait un effet bien différent sur les troupes mexicaines réunies à l'autre extrémité de la chaussée. Semblables à des vautours qu'attire l'odeur d'un cadavre, les barbares poussèrent de perçantes clameurs, et s'écriant que tel serait le sort de tous leurs ennemis, ils se précipitèrent comme un torrent sur la chaussée. Mais les Espagnols se tenaient sur leurs gardes; avant que les hordes furieuses eussent atteint leurs lignes de défense, leur artillerie de siège, soutenue par la mousqueterie et les arbalètes, ouvrit un feu si terrible, que les assaillants rebroussèrent chemin lentement, en bon ordre, mais cruellement maltraités.

Les cinq jours suivants se passèrent dans une sorte d'inaction, l'armée se bornant à repousser les sorties tentées de temps en temps par les assiégés. Cependant, les Mexicains, enflés de leur succès; se livraient à la joie, dansant, chantant, se repaissant de la chair des victimes. Guatemozin envoya plusieurs têtes d'Espagnols et de chevaux dans le pays d'alentour, sommant ses anciens vassaux d'abandonner les bannières des hommes blancs, s'ils ne voulaient partager le sort des ennemis de Mexico. Les prêtres mirent le comble à la joie du jeune monarque et du peuple, en déclarant que le terrible Huitzilopochtli, leur divinité offensée, se laissant apaiser par les sacrifices offerts sur ses autels, prenait de nouveau les Az-

(19) Tel est du moins l'aveu du capitaine Diaz, un des plus vaillants cœurs de l'armée. Il se console toutefois par la réflexion que ce frissonnement de son corps indiquait plutôt un excès qu'un manque de courage, puisqu'il provenait d'un vif sentiment des périls où son audace allait le précipiter! *Hist. de la conquista*, cap. 156.

tèques sous sa protection, et livrerait leurs ennemis entre leurs mains avant l'expiration de huit jours (20).

Cette prédiction rassurante pour les assiégés, qui avaient une pleine confiance dans la prophétie de leurs prêtres, retentit bientôt aux oreilles de l'armée assiégeante, avec d'insolents défis. Les Espagnols durent naturellement les mépriser; mais il n'en fut pas de même des alliés; ils commençaient à se dégoûter d'un service si plein de périls, qui se prolongeait au delà du terme ordinaire des guerres indiennes. Leur confiance dans les Espagnols était bien diminuée. L'expérience leur avait montré qu'ils n'étaient ni invincibles ni immortels, et leurs derniers revers leur faisaient douter qu'ils eussent le pouvoir de réduire la capitale des Aztèques. Ils se rappelaient les prophétiques paroles de Xicotencatl, « qu'une guerre aussi sacrilège ne pouvait produire aucun bien pour les peuples de l'Anahuac. » Leur bras s'était levé contre les dieux de la patrie. La prédiction de l'oracle pesait sur leur imagination. Ils ne doutaient pas de son accomplissement, et ne songeaient plus qu'à éviter la vengeance céleste, en abandonnant, tandis qu'il en était temps encore, la cause de l'étranger.

Ils profitèrent donc du manteau de la nuit pour s'éloigner du camp. Chaque jour quelque compagnie désertait pour rentrer dans ses foyers. Les contingents des grandes villes de la vallée, dont la soumission était la plus récente, furent les premiers. Leur exemple fut suivi par les plus anciens alliés des Espagnols, par les milices de Cholula, de Tepeaca, de Tezcucuo, et même de la fidèle Tlascalala. Il y eut, il est vrai, un petit nombre d'exceptions, entre autres Ixtlilxochitl, le jeune roi de Tezcucuo, et Chichimecatl, le vaillant chef tlascalan, qui, avec un faible nombre de leurs compagnons les plus dé-

(20) Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 2, cap. 20. Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 41-42.

« Y nos dezian, que de ai á ocho dias no auia de quedar ninguno de nosotros á vida, porque assi se lo auian prometido la noche antes sus dioses. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 153.

voués, restèrent fidèles à la bannière sous laquelle ils s'étaient enrôlés.

Les Espagnols virent avec effroi cette puissante armée, sur l'appui de laquelle ils comptaient, se fondre en silence sous le souffle de la superstition. Cortés seul, conservant un air serein, traitait avec mépris cette prédiction inventée par les prêtres. Il envoya des messagers aux troupes fugitives pour les conjurer de retarder leur départ, ou de faire halte au moins en route, jusqu'à ce que le laps de temps prédit fût écoulé et démontrât la fausseté de la prédiction.

Les affaires des Espagnols, dans ce moment de crise, avaient pris l'aspect le plus sombre. Abandonnés de leurs alliés, bientôt dépourvus de munitions, privés des subsides qu'ils tiraient des lieux circonvoisins, harassés par des veilles et des fatigues continuelles, souffrant de blessures dont tout soldat avait sa part, avec un pays hostile sur leurs derrières, et devant eux un ennemi acharné, on conçoit que leur résolution ait pu faiblir. Ils trouvaient assez d'occupation pendant le jour à fourrager et à défendre leur position sur les chaussées contre un ennemi rendu doublement audacieux par le succès et par la prophétie des prêtres. Pendant la nuit, leur sommeil était troublé par le fatal tambour, dont les roulements, grondant au loin sur les eaux, sonnaient le glas funèbre de leurs malheureux camarades. Chaque soir, de nouvelles victimes étaient immolées sur le grand autel du sacrifice; la ville s'illuminait de mille feux de joie allumés sur les terrasses des maisons et des temples, et à l'aide de ces lueurs sinistres, on pouvait assister du camp à l'œuvre de ces ministres d'enfer. Une des dernières victimes fut Guzman, l'infortuné chambellan de Cortés, qui languit huit jours dans la captivité avant de marcher au supplice (21).

(21) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 36. Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 41-42.

Les personnes à qui la langue espagnole est familière verront que mon imagination n'a rien exagéré dans la peinture de ces horreurs. « Digamos ahora lo que los Mexicanos hazian de noche en sus grandes, y altos cues; y

Et pourtant, à cette heure d'épreuve, les Espagnols ne se laissèrent pas abattre; si le courage leur avait manqué, ils en auraient reçu des leçons de leurs femmes, dont plusieurs restèrent dans le camp et déployèrent un héroïsme illustré par l'histoire. Une de ces femmes, protégée par l'armure de son mari, montait fréquemment la garde à sa place, lorsqu'il était épuisé de fatigue. Une autre, endossant à la hâte l'*escarpil* d'un soldat, saisissant une épée et une lance, rallia, en plus d'une occasion, ses compatriotes qui fuyaient et les ramena à l'ennemi. Cortés avait voulu persuader à ces amazones de rester à Tlascala; elles lui avaient répondu fièrement « que le devoir des femmes castillanes était de ne pas abandonner leurs maris dans le danger, mais de le partager et de mourir avec eux, s'il le fallait; » et elles surent remplir ce devoir (22).

Malgré leur détresse et les embarras multipliés de leur situation, les Espagnols ne relâchèrent en rien la rigueur du blocus. Leurs camps occupaient toujours les seules avenues de la ville; et leurs batteries, balayant les chaussées à chaque attaque nouvelle des Aztèques, moissonnaient des centaines d'assailants. Leurs brigantins continuaient de sillonner les eaux du lac, interceptant toute communication avec le rivage. Il est

es q' tañian su maldito atambor, que dixen otra vez que era el de mas maldito sonido, y mas triste q' se podia inuëtar, y sonaua muy lexos; y tañian otros peores instrumentos. En fin, cosas diabólicas, y tenia grandes lumbres, y daua grãdissimos gritos, y siluos, y en aquel instãte estauan sacrificando de nuestros cõpañeros, de los q' tomãro à Cortés, que supimos q' sacrificãron diez dias arreo, hasta que los acabãron, y el postrero dexãro à Christoval de Guzman, q' viuo lo tuuieron diez y ocho dias, segun dixẽro tres capitanes mexicanos q' prẽdimos. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 153.

(22) « Que no era bien, que mugeres castellanas dexasen à sus maridos, iendo à la guerra, i que adonde ellos muriesen, moririan ellas. (Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 1, cap. 22.) L'historien a conservé le nom de plusieurs de ces héroïnes, qui méritent sans doute une part dans les lauriers de la conquête. Voici ces noms: Beatrix de Palacios, Maria de Estrada, Juana Martin, Isabel Rodriguez, et Beatrix Bermudez.